

Commencer

Copyright © xOvni (xovni@invox.org) - mars 2004
Ont contribué à cette œuvre : xOvni

Cette œuvre est protégée par la Licence Art Libre, disponible sur <http://artlibre.org/licence.php/lal.html>.
L'autorisation est donnée de copier, de diffuser et de transformer librement cette œuvre dans le respect des droits de l'auteur.

- Mais... Qu'est-ce que tu fais là ?
- C'est juste que... Je t'aime.

J'ai toujours adoré cette scène, j'ai toujours rêvé de partir comme ça, sans rien dire à personne, loin. Ça paraissait facile dans ce film, et si compliqué dans la réalité ; mais je m'étais trompé, l'application à la réalité est plus facile que je ne le pensais. Il suffit d'écouter l'appel de la nouveauté, la promesse du changement, et tout en découle. Les actes s'enchaînent instinctivement, sans que l'on ait le temps de s'en rendre compte. La sensation que tout cela me procure est agréable, je me sens libre, évidemment, mais aussi serein, détendu, en paix.

Cette scène, c'est celle du film de Walter Genefoi, « Commencer ». Un film que Didier Charpatt a vu hier soir à la télévision pour la quatrième fois, un film qui passe tous les étés, quand les aoûtians regardent les étoiles au bord de mer. Bref, un film un peu simpliste que Didier n'aurait cependant manqué pour rien au monde.

Cette scène, c'est celle d'un jeune homme de 25 ans qui abandonne famille, amis, travail et maison pour retrouver celle qu'il aime, partie le coeur brisé à Nice pour cause professionnelle. Ils se retrouvent, et Didier pleure à chaque fois, c'est plus fort que lui. C'est en partie grâce à cette scène que Didier se retrouve calé au fond du siège conducteur de sa 206 verte, seul, sur l'autoroute des vacances, vacances qui ne finiraient jamais. Lui aussi a tout abandonné pour se retrouver ici, juste avant l'aire de repos de Montélimar. La route est dégagée, il fait un peu chaud dans l'habitacle malgré les fenêtres grand ouvertes. Didier affiche un sourire exagéré, empli de béatitude et d'excitation. L'air qui le fouette violemment fait qu'il fronce légèrement les sourcils, et irrite assez ses yeux pour qu'une larme s'en échappe. À moins que ce ne soit le bonheur...

Il a fallu quand même s'organiser. À 25 ans, on n'a pas d'enfant, on n'a pas de femme, on n'a pas besoin d'argent, on a une jeune fille qui nous attend au bord de la mer. Moi, j'ai 39 ans, et j'ai dû faire avec tous ces petits désagréments. Le plus facile a été sans aucun doute la famille. Mes enfants sont grands maintenant, ils peuvent vivre seuls sans que j'aie besoin de les revoir. Ma femme aussi est grande, non ? Elle qui a toujours besoin d'action, de nouveautés, de surprises, elle va être servie. Non, vraiment, la famille n'a pas été un problème pour moi.

Ça a été plus dur pour l'argent. Quoique... J'ai la chance de connaître Walter depuis mon enfance. Malgré sa scolarité déplorabile, j'ai eu l'occasion de m'en faire un ami les rares fois où il ne séchait pas les cours. Je savais que son extravagance finirait par lui servir un jour ou l'autre, et le voilà réalisateur connu et reconnu. Comme il s'était vite retrouvé à la tête d'une petite fortune, c'est à lui que j'avais emprunté les fonds nécessaires à la reprise de mon commerce, une poissonnerie en centre-ville. Il m'avait prêté l'argent le jour même, sans rien me demander. Il en avait été de même les fois où j'étais un peu à sec. Jusqu'ici, je l'avais toujours remboursé, c'est pourquoi il avait en moi une confiance aveugle. Cette fois-ci, il ne reverra jamais la couleur de ses billets. C'est dommage, je l'aimais bien, je ne pourrai avoir de ses nouvelles qu'à travers ses films. Tant pis...

Quant à la femme sensée m'attendre, elle n'existe pour l'instant que dans mes rêves. Elle existe, c'est déjà ça, je m'en contente pour l'instant. Lorsque j'étais jeune, je me faisais une nouvelle petite amie sur chaque plage où je me baignais. C'était sans doute à cause de cette insouciance que l'on m'attribuait.. Il n'y a aucune raison qu'elle se soit envolée en quelques années, les rides prises ne sont rien comparées à l'expérience que j'ai accumulée.

À peine arrivé sur l'aire de repos, Didier s'est endormi. Il a dû se lever tôt ce matin pour ne pas réveiller sa femme, il a dû faire un sacré détour pour récupérer l'argent chez Walter. Enfin il se repose l'esprit tranquille. Autour de lui, des enfants pressés d'arriver braillent après leurs parents déjà exténués par la chaleur, un jeune couple se dispute sur le prénom de leur future fille, un homme finit de taper à la hâte un rapport sur son ordinateur portable. Mais il n'entend plus rien, il est au-dessus de toutes ces embrouilles. Il rêve de cette femme qu'il va rencontrer sur la plage, tout-à-l'heure. Elle a un visage familier, mais il n'arrive pas à remettre un prénom dessus.

L'excitation reprend finalement le dessus, il se réveille en sueur, puis rassuré de se trouver allongé dans l'herbe de l'aire d'autoroute, il finit par se calmer. Le soleil brille toujours au-dessus de sa tête, il fait de plus en plus chaud malgré une légère bise. Sur le parking, il ne reste maintenant plus que sa voiture, et un énorme semi-remorque bleu dont le conducteur s'est assoupi. Il n'a même pas eu le temps d'éteindre la bande lumineuse qui indique son prénom aux autres routiers : Michel.

C'est joli comme prénom, Michel. Ça sonne bien, c'est agréable à l'oreille. Moi aussi j'aurais pu m'appeler Michel, et abandonner ce prénom qui me va si mal. C'est décidé, à la prochaine personne qui me demande mon prénom, je réponds « Michel » comme si de rien n'était. C'est bien mieux de se choisir un prénom qui reflète notre personnalité, mieux que de s'en voir imposé un qui ne nous plaît pas. Autant que je profite à fond des avantages offerts par la situation, car elle risque de ne pas se représenter de sitôt.

Je suis Michel Chapatt, riche célibataire prêt à rencontrer n'importe quelle fille sur la plage, particulièrement celle dont j'ai rêvé tout-à-l'heure. Je suis Michel, c'est décidément bien mieux ainsi. J'ai lâchement abandonné femme et enfants, j'ai délibérément laissée orpheline ma petite poissonnerie, mais je m'en fous totalement, ce n'est plus mon problème, c'est le passé. Je recommence ma vie.

Tout ça pour une annonce...

Il reprend enfin la route, la circulation est toujours aussi fluide, l'air aussi chaud, l'esprit aussi léger. Plus rien ne peut l'empêcher désormais de mener à bien ce rêve qu'il avait toujours imaginé possible. Il ne peut plus rebrousser chemin, c'est trop tard, le destin a repris ses droits. Il roule vite, pressé de plonger dans la grande étendue d'eau salée, la Méditerranée. Les sorties d'autoroute, les villes défilent, il touche bientôt au but. Il ne sait pas encore ce qui l'attend, il ne peut pour l'instant qu'imaginer son bonheur, son bien être. Au loin, il y a un arc-en-ciel. Bizarre, car le ciel est parfaitement bleu sans aucun nuage. Bizarre aussi, car l'arc-en-ciel symbolise traditionnellement le changement, une passerelle imaginaire entre passé et futur.

Enfin la mer. Il arrive à Argelet, un petit village sur la côte dont les plages sont littéralement prises d'assaut à cette heure-ci de la journée. De son sac énorme entreposé dans le coffre, il tire une grande serviette de plage à l'effigie d'un pingouin. Il apprécie particulièrement cette serviette, car elle lui procure – impression ou non – une petite sensation de fraîcheur bien agréable par cette chaleur. Après avoir déniché un coin de plage encore libre, il l'étale sur le sable brûlant, enlève sa chemise, et s'allonge enfin au bord de l'eau. Ici, on trouve une imposante majorité de couples traînés de force par un ou deux enfants en bas âge, comme si les vaguelettes de la Méditerranée n'intéressaient plus que les enfants, comme si plus rien n'était à découvrir pour les parents.

Regardez-moi ces trentenaires désabusés, membres d'une immense corporation sans cesse en quête de nouveautés et d'innovations inutiles apportées par une société de consommation basée sur l'argent. Ils ne savent même plus pourquoi ils se rendent sur la côte chaque été, ils suivent la masse inerte et rassurante qui migre à l'arrivée des grandes chaleurs. Moi, je suis ici pour cette légère odeur de vacances, pour sentir le sel de mer sécher sur ma peau et apprécier à leur juste valeur les rayons du soleil. Je n'occupe pas des enfants qui hurlent, je ne tartine pas de crème solaire sur la peau de ma femme.

Je suis libre. C'est ma nouvelle vie, j'en fais ce que je veux. Je vais me baigner...

L'eau, à défaut d'être propre, rafraîchit immédiatement Didier. Il fait quelques brasses, histoire d'habituer son corps à l'effort physique, puis se met sur le dos et admire le ciel d'un bleu presque turquoise. Il s'éloigne doucement du bord et abandonne le brouhaha ambiant. Ses yeux semblent soudain s'illuminer, et son visage affiche un sourire éclatant. Le bonheur rayonne tout autour de lui.

J'ai enfin compris... Le titre du film, « Commencer » ! Je suis parti de chez moi pour recommencer ma vie, mais ce n'est pas réellement ce qui se passe... Aujourd'hui, je ne recommence pas ma vie, je la commence ! Je n'avais jamais senti auparavant cette impression que je commande mes actes sans subir une quelconque pression. Je suis maître de ce qui se passe, je me fous de ce que l'on peut me dire, absolument personne ne peut m'imposer quoi que ce soit.

Mais... Cette fille à côté de ma serviette... Son visage me dit quelque chose, on dirait... On dirait la fille dont j'ai rêvé tout-à-l'heure ! Quelle coïncidence, quand même, elle lui ressemble vraiment... Les mêmes traits fins, quelque chose dans les yeux...

Didier regarde avec insistance la jeune femme. Elle regarde avec insistance sa montre. Chacun ses priorités, il faut bien que certaines personnes soient pressées pour que les autres puissent se rendre compte du bonheur que l'on peut ressentir lorsque rien ne nous attend... Enfin, « rien » est un bien grand mot, Didier a tout-de-même rendez-vous pour l'annonce, dans... une demi-heure ! Affolé à l'idée d'arriver en retard au premier rendez-vous de sa nouvelle vie, il sort précipitamment de l'eau, se sèche rapidement, enfle ses habits et file à la voiture. Le plan indique à peine un quart d'heure de route, mais on ne sait jamais. Et puis il faut faire le plein d'essence...

La station est déserte. J'adore ce genre de moments, où une espèce de tension s'installe chaque seconde plus forte. Dans une dizaine de minutes, je suis au 17, avenue des pruniers. Dans une dizaine de minutes, je découvre l'endroit où je dors ce soir. Dans une dizaine de minutes, je rencontre la personne qui m'hébergera les quelques semaines du commencement de ma vie, celle qui m'offrira un toit différent de celui de ma femme. En attendant, l'essence coule dans le réservoir, et chaque seconde semble plus longue que la précédente encore. Je savoure ce moment d'insouciance, je savoure, je ne sais pas ce qui m'attend...

La route serpente, devient de plus en plus étroite. Rue des pruniers, numéro 17. Une superbe maison en pierres, aussi grande que j'aie pu l'imagier. Du premier étage, on doit même apercevoir la mer en contrebas, et apprécier l'immensité de cette étendue. J'ai lu cette annonce un soir, cette personne qui transformait sa maison en gîte, et ouvrait sa première chambre deux semaines plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui. Alors je l'ai appelée, et j'ai réservé cette chambre, le temps que je trouve un appartement et du travail ici.

Et me voilà devant cette maison, devant ce que j'ai attendu des années durant. Un petit chemin de pierres me mène jusqu'à la porte d'entrée. Je frappe, la porte s'ouvre :

- Bonjour ! Je viens pour l'annonce... Monsieur Chapatt, enfin Michel...

Et là, l'incroyable se produit. Didier est face-à-face avec la femme dont il a rêvé, la femme allongée sur la serviette à côté de la sienne, sur la plage. Elle lui sourit, et l'invite à visiter les lieux. La chambre se trouve à l'étage, d'où l'on voit en effet la mer. La décoration est particulièrement soignée, le cadre est plus qu'agréable. C'est ici que devait commencer sa vie, Didier en est désormais convaincu...

La table est déjà dressée, il flotte dans l'air une agréable odeur qui laisse présager de délicieux petits plats. Les chandelles disposées sur la table créent une lumière tamisée fort agréable, une ambiance dont il ne pourrait plus jamais se passer. La timidité du début s'est rapidement effacée, pour laisser place à une discussion passionnée... Quelques regards échangés suffisent à se rendre compte de ce qu'ils espèrent l'un de l'autre... Mais tout va si vite, tout paraît si irréel, ses paupières qui se ferment, le goût des lèvres sur les siennes, le grain de sa peau... Puis cette musique...

Cette musique... Je connais cette musique, c'est la bande originale d'un film assez connu... Mais suis-je bête, c'est la musique du générique de fin de « Commencer », le film de Walter ! Bizarre, il devait passer à la télé ce soir, me semble-t-il.

En effet, j'ouvre les yeux, je me retrouve chez moi, allongé sur le canapé devant le générique qui défile lentement. Ma femme est déjà couchée... Il n'est pas si tard pourtant, et j'adore ce film, je ne comprends pas pourquoi je me suis endormi.

Et puis ce rêve...

Et si...

- Allô ! Excusez-moi de vous déranger si tard, je vous appelle pour l'annonce... Mon nom ? Bien sûr : Chapatt, Michel Chapatt...